

— Seulement, fit-il, moitié en plaisantant, moitié en maugréant, vous avez trouvé le moyen de gagner des mille et des cent... Comme si vous n'en aviez pas déjà assez.... Et moi je n'ai travaillé que pour rester un crève-la-faim. L'argent, c'est bien vrai, ça n'arrive qu'à ceux qui en ont déjà.

— Ce n'est même pas juste, fit-elle gravement. Il faudrait que le travail, pour tout le monde, ne fût pas seulement le moyen de vivre au jour le jour, mais aussi de se reposer tranquillement lorsqu'on a assez peiné et qu'on s'est usé à la tâche.

Il la regarda, étonné, un peu goguenard :

— Des bêtises, ça. Des blagues qu'on raconte aux pauvres diables pour leur faire prendre patience. Non. Tant qu'il y aura des riches il y aura des gueux... et les gueux auront toujours la poche et le ventre vides.

— Parce que vous ne faites rien pour que les choses changent.

— Et que voulez-vous qu'on fasse ? Changer les choses... Voilà trente ans qu'on nous raconte qu'on va les changer. Moi, tenez tout le premier j'ai cru à ces boniments. Je disais aux camarades : "Notre tour viendra... on travaille pour nous... Oh ! la ! la ! Alors nous nous enragions pour faire passer des députés qui se sont engraisés comme ceux qu'ils avaient remplacés, qui nous ont bourrés de discours et qui n'ont pas fait augmenter la journée d'un sou, ni diminuer le pain d'un centime. Tous des blagueurs, je vous répète. Le jour où l'on se déciderait à tout chambarder, c'est sur eux d'abord qu'il faudrait taper. Et, en attendant, voulez-vous que je vous dise : J'aime encore mieux avoir affaire à des gens comme M. Girardot ou M. de la Rochère, qui sont quelquefois bons au pauvre monde, tenez, qu'à Boissier, qui se dit socialiste et qui est dur à ses ouvriers comme

si c'étaient des boeufs : voilà ce que je dis.

Et il ronchonnait ayant encore du trop-plein à déverser :

— Ce n'est pas Tony Boissier qui aurait donné du pain à ma vieille pour l'empêcher de crever de faim pendant que je n'étais pas là. Tandis que votre nièce, celle qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau...

— Mais, s'écria vivement Camille, elle n'a pas été seule à secourir votre mère !

— Ah ! oui, les vingt francs de M. Pierre. Dites donc, mam'selle Camille, si la demoiselle n'avait pas été là, êtes-vous bien sûre que le louis d'or serait sorti de la poche du lieutenant ?

Et il eut un regard d'une singulière finesse un regard bien dauphinois, qui avait tout l'air de dire : Si vous vous imaginez qu'on a les yeux dans sa poche...

Au lieu de répondre à sa question, Camille, sans façon, s'était assise à côté de lui, sur le seuil de la mesure.

— Soit, ne parlons pas du fils Boissier, parlons de Mlle Gratiennette. Vous lui savez bon gré, n'est-ce pas, de ce qu'elle a fait pour la mère Borel ?

— Moi ! Elle peut me demander ce qu'elle voudra... de faire un mauvais coup si ça lui dit... je lui répondrai : "Vous en avez envie, ça suffit !" Et j'irais tout de suite...

— Alors, vous seriez désolé de lui causer du chagrin ?

— Un chagrin, moi... avec cette main-là ? J'aimerais mieux la couper avec cette goyarde.

Elle le regarda, à son tour, fixement. Elle vit qu'il supportait son regard sans que le sien vacillât.

— Eh bien, Philippe, vous êtes sur le point de devenir pour elle la cause d'un grand malheur.

— Ah ! si je croyais !

— Ecoutez-moi. Vous venez de me dire